

des messages sur les murs, qui se reconnaissent mutuellement par des mots de passe ou par des mouvements spéciaux de la main. Il n'existe rien de ce genre. Les membres de la Fraternité n'ont aucun moyen de se reconnaître et un membre ne peut connaître l'identité que de très peu d'autres. Goldstein lui-même, s'il tombait entre les mains de la Police de la Pensée, ne pourrait leur donner une liste complète des membres ou aucune information qui pourrait les amener à avoir une liste complète. Une telle liste n'existe pas. La Fraternité ne peut être anéantie parce qu'elle n'est pas une organisation, dans le sens ordinaire du terme. Rien ne relie ses membres, sinon une idée qui est indestructible. Vous n'aurez jamais, pour vous soutenir, que cette idée. Vous n'aurez aucun camarade et aucun encouragement. A la fin, quand vous serez pris, vous ne recevrez aucune aide. Nous n'aidons jamais nos membres, jamais. S'il est absolument nécessaire que quelqu'un garde le silence, nous pouvons tout au plus introduire parfois en cachette une lame de rasoir dans la cellule d'un prisonnier. Il faudra vous habituer à vivre sans obtenir de résultats et sans espoir. Vous travaillerez un bout de temps, vous serez pris, vous vous confesserez et vous mourrez. Ce sont les seuls résultats que vous verrez jamais. Il n'y a aucune possibilité pour qu'un changement perceptible ait lieu pendant la durée de notre existence. Nous sommes des morts. Notre seule vie réelle est dans l'avenir. Nous prendrons part à cet avenir sous forme de poignées de poussière et d'esquilles d'os. Mais à quelle distance de nous peut être ce futur, il est impossible de le savoir. Ce peut être un millier d'années. Actuelle-

ment, rien n'est possible, sauf d'étendre petit à petit la surface du jugement sain. Nous ne pouvons agir de concert. Nous pouvons seulement diffuser nos connaissances d'individu à individu, de génération en génération. En face de la Police de la Pensée, il n'y a pas d'autre voie.

Il s'arrêta et regarda sa montre pour la troisième fois.

— Il est presque temps que vous partiez, camarade, dit-il à Julia. Attendez. Le carafon est encore à moitié plein.

Il remplit les verres et, prenant le sien par le pied, l'éleva.

— A quoi devons-nous boire, cette fois? dit-il avec toujours la même légère teinte d'ironie. A la confusion de la Police de la Pensée? A la mort de Big Brother? A l'humanité? A l'avenir?

— Au passé, répondit Winston.

— Le passé est plus important, consentit O'Brien gravement.

Ils vidèrent leurs verres et un moment après Julia se leva pour partir. O'Brien prit sur un secrétaire une petite boîte et tendit à Julia une tablette blanche et plate qu'il lui dit de mettre sur sa langue. Il était important de ne pas sortir avec l'odeur de vin sur soi. Les employés de l'ascenseur étaient très observateurs.

Sitôt que la porte se referma sur Julia, il sembla oublier son existence. Il fit encore quelques pas dans la pièce, puis s'arrêta.

— Il y a des détails à régler, dit-il. Je présume que vous avez un endroit quelconque où vous cacher?

Winston parla de la pièce qui était au-dessus de la boutique de M. Charrington.

Winston portait encore la serviette qui contenait *le livre*. Elle était restée entre ses pieds pendant qu'il travaillait et sous son corps pendant qu'il dormait. Il rentra chez lui, se rasa, et s'endormit presque dans le bain, bien que l'eau fût à peine plus que tiède.

Avec une sorte de voluptueux grincement de ses articulations, il monta l'escalier au-dessus du magasin de M. Charrington. Il était fatigué, mais n'avait plus sommeil. Il ouvrit la fenêtre, alluma le petit fourneau à pétrole sale et posa dessus une casserole d'eau pour le café. Julia arriverait bientôt. D'ici là, il y avait *le livre*. Il s'assit dans le fauteuil usé et défit les courroies de la serviette.

C'était un lourd volume noir, relié par un amateur, sans nom ni titre sur la couverture. L'impression paraissait légèrement irrégulière. Les pages étaient usées sur les bords et se séparaient facilement, comme si le livre avait passé entre beaucoup de mains. Sur la page de garde, il y avait l'inscription suivante :

THÉORIE ET PRATIQUE  
DU COLLECTIVISME OLIGARCHIQUE  
par  
*Emmanuel Goldstein*

Winston commença à lire :

CHAPITRE I  
*L'IGNORANCE C'EST LA FORCE*

Au cours des époques historiques, et probablement depuis la fin de l'âge néolithique, il y eut dans

le monde trois classes : la classe supérieure, la classe moyenne, la classe inférieure. Elles ont été subdivisées de beaucoup de façons, elles ont porté d'innombrables noms différents, la proportion du nombre d'individus que comportait chacune, aussi bien que leur attitude les unes vis-à-vis des autres ont varié d'âge en âge. Mais la structure essentielle de la société n'a jamais varié. Même après d'énormes poussées et des changements apparemment irrévocables, la même structure s'est toujours rétablie, exactement comme un gyroscope reprend toujours son équilibre, aussi loin qu'on le pousse d'un côté ou de l'autre.

Les buts de ces trois groupes sont absolument inconciliables.

Winston s'arrêta de lire, surtout pour jouir du fait qu'il était en train de lire, dans le confort et la sécurité. Il était seul. Pas de télécran, pas d'oreille au trou de la serrure, pas d'impulsion nerveuse le poussant à regarder par-dessus son épaule ou à couvrir la page de sa main. L'air doux de l'été se jouait contre son visage. De quelque part, au loin, arrivaient des cris affaiblis d'enfants. Dans la chambre elle-même, il n'y avait aucun bruit, sauf la voix d'insecte de l'horloge. Il s'enfonça plus profondément dans le fauteuil et posa ses pieds sur le garde-feu. C'était le bonheur, c'était l'éternité.

Soudain, comme on fait parfois d'un livre dont on sait qu'en fin de compte on lira et relira tous les mots, il l'ouvrit à une page et se trouva au chapitre III. Il continua à lire :

dirigent font ressortir une sorte d'impudence dans le renversement délibéré des faits. Le ministère de la Paix s'occupe de la guerre, celui de la Vérité, des mensonges, celui de l'Amour, de la torture, celui de l'Abondance, de la famine. Ces contradictions ne sont pas accidentelles, elles ne résultent pas non plus d'une hypocrisie ordinaire, elles sont des exercices délibérés de doublepensée.

Ce n'est en effet qu'en conciliant des contraires que le pouvoir peut être indéfiniment retenu. L'ancien cycle ne pouvait être brisé d'aucune autre façon. Pour que l'égalité humaine soit à jamais écartée, pour que les grands, comme nous les avons appelés, gardent perpétuellement leurs places, la condition mentale dominante doit être la folie dirigée.

Mais il y a une question que nous avons jusqu'ici presque ignorée. Pourquoi l'égalité humaine doit-elle être évitée ? En supposant que le mécanisme du processus ait été exactement décrit, quel est le motif de cet effort considérable et précis pour figer l'histoire à un moment particulier ?

Nous atteignons ici au secret central. Comme nous l'avons vu, la mystique du Parti, et surtout du Parti intérieur, dépend de la doublepensée. Mais c'est plus profondément que gît le motif originel, l'instinct jamais discuté qui conduisit d'abord à s'emparer du pouvoir, puis fit naître la doublepensée, la Police de la Pensée, la guerre continuelle et tous les autres attirails nécessaires. Ce motif consiste en réalité...

Winston prit conscience du silence, comme on devient conscient d'un nouveau son. Il lui sembla

ainsi ne sont pas capables de se diriger eux-mêmes et qu'alors...

Il sursauta et pleura presque. Il avait été traversé d'un élan douloureux. O'Brien avait poussé le levier du cadran au-dessus de 35...

— C'est stupide, Winston, stupide, dit-il. Vous feriez mieux de ne pas dire de pareilles sottises.

Il recula la manette et continua :

— Je vais vous donner la réponse à ma question. La voici : le Parti recherche le pouvoir pour le pouvoir, exclusivement pour le pouvoir. Le bien des autres ne l'intéresse pas. Il ne recherche ni la richesse, ni le luxe, ni une longue vie, ni le bonheur. Il ne recherche que le pouvoir. Le pur pouvoir. Ce que signifie pouvoir pur, vous le comprendrez tout de suite. Nous différons de toutes les oligarchies du passé en ce que nous savons ce que nous voulons. Toutes les autres, même celles qui nous ressemblent, étaient des poltronnes et des hypocrites.

« Les nazis germains et les communistes russes se rapprochent beaucoup de nous par leur méthode, mais ils n'eurent jamais le courage de reconnaître leurs propres motifs. Ils prétendaient, peut-être même le croyaient-ils, ne s'être emparés du pouvoir qu'à contrecœur, et seulement pour une durée limitée, et que, passé le point critique, il y aurait tout de suite un paradis où les hommes seraient libres et égaux.

« Nous ne sommes pas ainsi. Nous savons que jamais personne ne s'empare du pouvoir avec l'intention d'y renoncer. Le pouvoir n'est pas un moyen, il est une fin. On n'établit pas une dictature pour sauvegarder une révolution. On fait une révolution pour établir une dictature. La persé-

cution a pour objet la persécution. La torture a pour objet la torture. Le pouvoir a pour objet le pouvoir. Commencez-vous maintenant à me comprendre? »

Winston était frappé, comme il l'avait déjà été, par la fatigue du visage d'O'Brien. Il était fort, musclé et brutal, il était plein d'intelligence et d'une sorte de passion contenue contre laquelle il se sentait impuissant, mais c'était un visage fatigué. Il y avait des poches sous les yeux, la peau s'affaissait sous les pommettes... O'Brien se pencha vers lui, rapprochant volontairement de lui son visage usé.

— Vous pensez, dit-il, que mon visage est vieux et fatigué. Vous pensez que je parle de puissance alors que je ne suis même pas capable d'empêcher le délabrement de mon propre corps. Ne pouvez-vous comprendre, Winston, que l'individu n'est qu'une cellule? La fatigue de la cellule fait la vigueur de l'organisme. Mourez-vous quand vous vous coupez les ongles?

Il s'éloigna du lit et se mit à arpenter la pièce de long en large, une main dans sa poche.

— Nous sommes les prêtres du pouvoir, dit-il. Dieu, c'est le pouvoir. Mais actuellement, le pouvoir, pour autant qu'il vous concerne, n'est pour vous qu'un mot. Il est temps que vous ayez une idée de ce que signifie ce mot pouvoir. Vous devez premièrement réaliser que le pouvoir est collectif. L'individu n'a de pouvoir qu'autant qu'il cesse d'être un individu. Vous connaissez le slogan du Parti : « La liberté, c'est l'esclavage. » Vous êtes-vous jamais rendu compte qu'il était réversible? « L'esclavage, c'est la liberté. » Seul, libre, l'être humain est toujours vaincu. Il doit en être ainsi,

puisque le destin de tout être humain est de mourir, ce qui est le plus grand de tous les échecs. Mais s'il peut se soumettre complètement et entièrement, s'il peut échapper à son identité, s'il peut plonger dans le parti jusqu'à *être* le Parti, il est alors tout-puissant et immortel.

« Le second point que vous devez comprendre est que le pouvoir est le pouvoir sur d'autres êtres humains. Sur les corps mais surtout sur les esprits. Le pouvoir sur la matière, sur la réalité extérieure, comme vous l'appellez, n'est pas important. Notre maîtrise de la matière est déjà absolue. »

Un moment, Winston oublia le cadran. Il fit un violent effort pour s'asseoir et ne réussit qu'à se tordre douloureusement.

— Mais comment pouvez-vous commander à la matière? éclata-t-il. Vous ne commandez même pas au climat ou à la loi de gravitation. Et il y a les maladies, les souffrances, la mort.

O'Brien le fit taire d'un geste de la main.

— Nous commandons à la matière, puisque nous commandons à l'esprit. La réalité est à l'intérieur du crâne. Vous apprendrez par degrés, Winston. Il n'y a rien que nous ne puissions faire. Invisibilité, lévitation, tout. Je pourrais laisser le parquet et flotter comme une bulle de savon si je le voulais. Je ne le désire pas parce que le Parti ne le désire pas. Il faut vous débarrasser l'esprit de vos idées du XIX<sup>e</sup> siècle sur les lois de la nature. Nous faisons les lois de la nature.

— Non! Vous n'êtes même pas les maîtres de cette planète. Que direz-vous de l'Eurasia et de l'Estasia? Vous ne les avez même pas encore conquises.

— Comment un homme s'assure-t-il de son pouvoir sur un autre, Winston ?

Winston réfléchit :

— En le faisant souffrir, répondit-il.

— Exactement. En le faisant souffrir. L'obéissance ne suffit pas. Comment, s'il ne souffre pas, peut-on être certain qu'il obéit, non à sa volonté, mais à la vôtre ? Le pouvoir est d'infliger des souffrances et des humiliations. Le pouvoir est de déchirer l'esprit humain en morceaux que l'on rassemble ensuite sous de nouvelles formes que l'on a choisies. Commencez-vous à voir quelle sorte de monde nous créons ? C'est exactement l'opposé des stupides utopies hédonistes qu'avaient imaginées les anciens réformateurs. Un monde de crainte, de trahison, de tourment. Un monde d'écraseurs et d'écrasés, un monde qui, au fur et à mesure qu'il s'affinera, deviendra plus impitoyable. Le progrès dans notre monde sera le progrès vers plus de souffrance. L'ancienne civilisation prétendait être fondée sur l'amour et la justice. La nôtre est fondée sur la haine. Dans notre monde, il n'y aura pas d'autres émotions que la crainte, la rage, le triomphe et l'humiliation. Nous détruirons tout le reste, tout.

« Nous écrasons déjà les habitudes de pensée qui ont survécu à la Révolution. Nous avons coupé les liens entre l'enfant et les parents, entre l'homme et l'homme, entre l'homme et la femme. Personne n'ose plus se fier à une femme, un enfant ou un ami. Mais plus tard, il n'y aura ni femme ni ami. Les enfants seront à leur naissance enlevés aux mères, comme on enlève leurs œufs aux poules. L'instinct sexuel sera extirpé. La procréation sera

une formalité annuelle, comme le renouvellement de la carte d'alimentation. Nous abolirons l'orgasme. Nos neurologistes y travaillent actuellement. Il n'y aura plus de loyauté qu'envers le Parti, il n'y aura plus d'amour que l'amour éprouvé pour Big Brother. Il n'y aura plus de rire que le rire de triomphe provoqué par la défaite d'un ennemi. Il n'y aura ni art, ni littérature, ni science. Quand nous serons tout-puissants, nous n'aurons plus besoin de science. Il n'y aura aucune distinction entre la beauté et la laideur. Il n'y aura ni curiosité, ni joie de vivre. Tous les plaisirs de l'émulation seront détruits. Mais il y aura toujours, n'oubliez pas cela, Winston, il y aura l'ivresse toujours croissante du pouvoir, qui s'affinera de plus en plus. Il y aura toujours, à chaque instant, le frisson de la victoire, la sensation de piétiner un ennemi impuissant. Si vous désirez une image de l'avenir, imaginez une botte piétinant un visage humain... éternellement. »

Il se tut comme s'il attendait une réplique de Winston. Celui-ci essayait encore de se recroqueviller au fond du lit. Il ne pouvait rien dire. Son cœur semblait glacé. O'Brien continua :

— Et souvenez-vous que c'est pour toujours. Le visage à piétiner sera toujours présent. L'hérétique, l'ennemi de la société, existera toujours pour être défait et humilié toujours. Tout ce que vous avez subi depuis que vous êtes entre nos mains, tout cela continuera, et en pire. L'espionnage, les trahisons, les arrêts, les tortures, les exécutions, les disparitions, ne cesseront jamais. Autant qu'un monde de triomphe, ce sera un monde de terreur. Plus le Parti sera puissant, moins il sera tolérant.

par la tête. Il écrivit d'abord, en grandes majuscules mal faites :

## LA LIBERTÉ C'EST L'ESCLAVAGE

puis, presque sans s'arrêter, il écrivit en dessous :

## DEUX ET DEUX FONT CINQ.

Puis il y eut une sorte de contrainte. Son esprit, comme s'écartant par pudeur d'une idée, paraissait incapable de se concentrer. Il savait qu'il connaissait ce qui suivrait mais, pour le moment, ne pouvait s'en souvenir. Il retrouva la mémoire de ce qu'était cette idée, mais par un raisonnement conscient. Les mots ne vinrent pas d'eux-mêmes. Il écrivit :

## DIEU C'EST LE POUVOIR.

Il acceptait tout. Le passé pouvait être modifié. Le passé n'avait jamais été modifié. L'Océania était en guerre contre l'Estasia. L'Océania avait toujours été en guerre contre l'Estasia. Jones, Aaronson et Rutherford étaient coupables des crimes dont ils étaient accusés. Il n'avait jamais vu la photographie qui réfutait l'accusation. Elle n'avait jamais existé. Il l'avait inventée. Il se souvenait d'avoir eu dans sa mémoire des faits qui se contredisaient, mais c'étaient des souvenirs faux, des produits d'autosuggestion. Combien tout était facile! Il n'y avait qu'à se rendre et le reste suivait... C'était comme de nager contre un courant qui vous envoie rouler en arrière quel que soit l'effort

fourni, puis de décider que l'on va se retourner et nager dans le sens du courant au lieu de s'y opposer. Seule, votre propre attitude changeait. Ce qui devait arriver arrivait de toute façon. Il savait à peine pourquoi il s'était jamais révolté. Tout était facile, sauf!...

Tout pouvait être vrai. Ce qu'on appelait lois de la nature n'était qu'absurdités. La loi de la gravitation n'avait pas de sens. « Si je le désirais, avait dit O'Brien, je pourrais m'envoler de ce parquet et flotter comme une bulle de savon. »

Winston étudia cette phrase. S'il pense qu'il flotte au-dessus du parquet et si, en même temps, je pense que je le vois flotter, c'est qu'il flotte.

Soudain, comme un bout d'épave immergée rompt la surface de l'eau, une pensée éclata dans son esprit. « Il ne flotte pas réellement. Nous l'imaginons. C'est de l'hallucination. »

Il repoussa volontairement l'idée. L'erreur était évidente. Elle supposait que quelque part, en dehors de soi, il y avait un monde réel dans lequel des choses réelles se produisaient. Mais comment pourrait-il y avoir un tel monde? Quelle connaissance avons-nous des choses hors de notre propre esprit? Tout ce qui se passe est dans l'esprit. Quoi qu'il arrive dans l'esprit arrive réellement.

Il n'eut aucune difficulté à réfuter l'erreur et il n'y avait aucun danger qu'il y succombât. Il se rendit compte, néanmoins, qu'elle n'aurait jamais dû se présenter à lui. L'esprit doit entourer d'un mur sans issue toute pensée dangereuse. Le processus doit être automatique, instinctif. En novlangue, cela s'appelle *arrêtducrime*.

Il s'exerça à l'*arrêtducrime*. Il soumettait à son

étaient contenus dans le seul mot *ancipensée*. Une plus grande précision était dangereuse. Ce qu'on demandait aux membres du Parti, c'était une vue analogue à celle des anciens Hébreux qui savaient — et ne savaient pas grand-chose d'autre — que toutes les nations autres que la leur adoraient de « faux dieux ». Ils n'avaient pas besoin de savoir que ces dieux s'appelaient Baal, Osiris, Moloch, Ashtaroh et ainsi de suite... Moins ils les connaissaient, mieux cela valait pour leur orthodoxie. Ils connaissaient Jéhovah et les commandements de Jéhovah. Ils savaient, par conséquent, que tous les dieux qui avaient d'autres noms et d'autres attributs étaient de faux dieux.

En quelque sorte de la même façon, les membres du Parti savaient ce qui constituait une bonne conduite et, en des termes excessivement vagues et généraux, ils savaient quelles sortes d'écarts étaient possibles. Leur vie sexuelle, par exemple, était minutieusement réglée par les deux mots novlangue : *crimesex* (immoralité sexuelle) et *biensex* (chasteté).

*Crimesex* concernait les écarts sexuels de toutes sortes. Ce mot englobait la fornication, l'adultère, l'homosexualité et autres perversions et, de plus, la sexualité normale pratiquée pour elle-même. Il n'était pas nécessaire de les énumérer séparément puisqu'ils étaient tous également coupables. Dans le vocabulaire C, qui comprenait les mots techniques et scientifiques, il aurait pu être nécessaire de donner des noms spéciaux à certaines aberrations sexuelles, mais le citoyen ordinaire n'en avait pas besoin. Il savait ce que signifiait *biensex*, c'est-à-dire les rapports normaux entre l'homme et la femme, dans le seul but d'avoir des enfants, et sans